

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XI

Comme ma fièvre d'action ne me permettait pas de rester là, platoniquement, je fis observer à Thérèse qu'on pourrait nous surprendre et que je ne voulais pas fâcher davantage mon père qui me croyait au lit depuis longtemps. Quelques minutes plus tard, j'entrai au Café de l'Espérance à la recherche de mes amis et le hasard voulut que papa fût là, fût comme s'il ne me voyait pas et continua sa partie tranquillement. Ce symptôme me parut beaucoup plus favorable et plus décisif que tous les précédents. Adieu, les Zapata !

Les camarades m'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie et d'enthousiasme et, comme je portais dans ma poche les pesos boliviens que Contreras n'avait pas voulu recevoir, nous fîmes, cette nuit-là, au bar de la Zorrita, la plus mémorable des bombes ; elle me parut un songe enchanté après ma claustration de la ville.

Je ne négligeai pourtant pas les affaires sérieuses et je finis par obtenir de petit père qu'il me laisserait à la maison contre la promesse d'étudier sérieusement pour me présenter en fin d'année comme élève « libre » aux examens.

- *Si tu es reçu* – me dit-il –, *l'année prochaine, je t'enverrai à la ville dans d'autres conditions, sans*

tuteurs qui te rudoient, « comme un homme ». Mais, pour cela, il faudra que tu me promettes de te bien comporter.

- *Oui, petit père ! « comme un homme » – jurai-je, pensant au fond de moi que les hommes ne doivent pas bien se comporter.*

L'époque des examens arrivée, j'allai à la ville pour m'y présenter. Dirai-je que je fus recalé sur plusieurs matières – quatre sur six, je crois – et que je fus reçu aux autres par chance ou par bienveillance de la part des examinateurs ? Est-il nécessaire de raconter que le latiniste don Prilidiano Mendez me posa des questions perfides auxquelles je ne sus répondre ? Tout cela m'importait peu. Je comprenais instinctivement que ni dans les collèges, ni dans les facultés, on n'apprend quelque chose, et même maintenant, si je voulais être franc ... Enfin, je ne dirai rien, mais toujours est-il que dans notre pays les hommes réellement supérieurs se sont instruits presque toujours par eux-mêmes, ont été des autodidactes, des « *self made men* », alors que les routiniers, les médiocres ont toujours eu un diplôme universitaire comme un passeport de complaisance.

Pour me rattraper des mauvais moments que m'avait procurés l'examen, il me vint à l'idée d'en faire passer un à maîtresse Gertrude avant de retourner au village. Je n'avais pas besoin de me creuser beaucoup la tête pour inventer une bonne plaisanterie j'étais sûr que ma seule présence suffirait à lui donner une suffocation et qu'en ajoutant quelques mignardises aimables telles que « *vieux bouc ! vieux magot !* » je serais bien vengé car elle en ragerait pendant au moins quinze jours. Je passai devant sa maison trois fois sans la voir mais, à la Quatrième, elle était précisément sur le pas de sa porte, avec son aspect habituel d'adjutant, le havresac sur la poitrine, et une nouvelle chevelure châtain plus abondante et plus juvénile que jamais.

- *Vieux bouc !* – sifflai-je.

Elle tourna les yeux vers moi avec une telle expression en me reconnaissant que le « *vieux magot !* » ne put sortir de ma bouche. J'eus peur, comme jamais je n'avais eu peur et me mis à courir !

Je retournai à Los Sunchos avec la sainte intention de ne jamais remettre les pieds à la ville et je n'essayai même pas de feindre de me préparer pour les

miséricordieux examens de mars. Je ne voulais pas, je ne pouvais pas renoncer encore une fois à mon individualité si célèbre à Los Sunchos et si inexistante à la ville. « *Mieux vaut être tête de rat que queue de lion* », comme disait *petit père*.

Maman se chargea d'arranger les choses au gré de mes désirs, pour que je reste définitivement auprès d'elle. Je voulais travailler, commencer à gagner ma vie. Rien n'était plus facile que de me procurer une occupation, un emploi qui me préparerait pratiquement à la lutte pour l'existence, puisque les études ne me plaisaient pas et ne « *m'entraient pas dans la tête* », ainsi que je l'affirmais. Je parlai plusieurs fois avec *petit père* à ce sujet, et comme j'employai Thérèse pour conquérir don Higinio qui, décidément, exerçait une grande influence sur mon destin, papa accéda sans, de grandes difficultés à mon désir, se disant que comme je m'adonnerais à la politique qui n'exigeait que « *de la force dans les doigts et de la résolution* », n'importe quel chemin serait bon. A la première insinuation, l'intendant municipal, don Socrates Casajuana, m'accorda une sinécure qui me permettait de me préparer à de plus hautes fonctions.

Je pris possession de mon emploi au début de l'année et commençai ma vie « *d'apprenti homme* ». Comme j'étais encore très jeune et peu enclin à l'observation, les bureaux de la municipalité, cerveau et coeur du pays, cependant, m'embêtaient profondément. A peine y avait-il une demi-heure que j'étais à mon poste, assis à une table pleine de papiers inutiles, que je me mourais d'ennui et m'échappais pour me divertir autre part. Cependant à la longue, je connus le personnel supérieur et subalterne : don Socrates, l'intendant, paysan astucieux et retors, gros et les jambes torses d'aller à cheval depuis l'enfance, grand trafiqueur, grand spéculateur, gros rat de budget ; le président de la municipalité, don Temistocles Guerra, chez qui la grossièreté ne le cédait pas à la présomption, grand trafiquant lui aussi ; le trésorier, don Urbaldo Miro qui, avec des appointements misérables, arrivait cependant à mener une vie presque somptueuse, grâce à son habileté d'escamoteur et à la bonté avec laquelle il avançait leur solde aux employés moyennant un modique intérêt ; les secrétaires, celui de l'intendance, Joaquin Valdez et celui du conseil, Rodolfo Martinera, qui étaient toujours à la chasse

des pourboires et qui les provoquaient en retenant les affaires en cours aussi longtemps qu'ils le pouvaient.

J'étais attaché au bureau de l'octroi, comme rédacteur, mais mon chef, Antonio Casajuana, frère de don Socrates, ne me faisait jamais remarquer mes absences et, tout au contraire, paraissait m'inviter à continuer cette espèce d'« école buissonnière ». Je compris ensuite le motif de sa conduite ; il ne voulait pas de témoins gênants et je l'embarrassais tellement qu'il se plaignit amèrement à son frère de ma nomination intempestive. C'est qu'il touchait des pots-de-vin des éleveurs qui envoyaient des animaux, des cuirs ou des laines dans d'autres départements, qu'il volait les timbres qui devaient rester oblitérés sur le livre d'octroi et allait jusqu'à donner de faux certificats aux recéleurs des voleurs de bestiaux ... C'était naturel, il était le frère de l'intendant, son autre associé était le trésorier et ni la commune, ni même la province, n'étaient suffisamment fortes pour réprimer ces abus ; or c'est une maxime de bon gouvernement de dissimuler tout mal irrémédiable. Quand je sus cela, plus par des indiscretions malveillantes de personnes envieuses que

par mon observation personnelle, je ne manquai pas d'utiliser le secret, modestement, pour mes menus frais, sans avoir l'intention, comme les autres, de faire fortune. J'ai toujours été prévoyant et ne m'en repens pas.

Quand je m'échappais du bureau, je m'amusais à courir le village et ses environs, parfois à pied, mais généralement à cheval, avec quelques camarades plus âgés, mais aussi paresseux que moi. Nous poursuivions les jeunes filles des ranchos et des chaumières des environs, première manifestation de ma future inclination irrésistible pour le beau sexe.

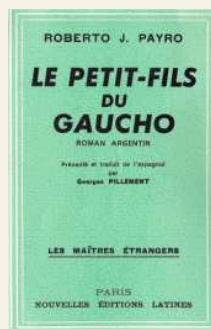
Déjà initié par mes aventures domestiques, j'étais encore incapable de courtiser une femme selon les règles et avec persévérance, mais Marto Contreras, fils de mon ami le cocher, petit camarade de dix-sept à dix-huit ans, diable et hardi comme pas un, avec qui je m'étais lié étroitement, m'éduqua, me faisant adopter pour mes amours un moyen rustique et brutal dont la formule est celle-ci : « *Il faut les mener paître* ».

Ces amours étaient donc simplistes, sans aucun préliminaire, presque animales : un moment de vertige, une violence et c'est fini.

Parfois, ils continuaient quelque temps, j'avais fait une conquête ; mais, dans la plupart des cas, elles me fuyaient ensuite comme un ennemi. Thérèse resta reléguée dans le fond obscur de ma mémoire, quoique je la visse presque tous les jours, en passant. Les autres distractions ingénues que je prenais avec mes camarades – exception faite de Marto – commencèrent à me paraître, peu après, insipides, comparées à la compagnie des employés de la municipalité, beaucoup plus plaisants parce qu'ils étaient « plus hommes ». Ils passaient leur temps à parler de courses, de combats, de parties de pelote, plaisantant, racontant des duels ou autres atrocités, évoquant des amours plus ou moins scabreuses, après quoi, comme intermède, ils allaient prendre le vermouth à l'heure du déjeuner et à la tombée de la nuit, parlant alors magistralement de politique et combinant des parties nocturnes. Je me mis à les fréquenter, intéressé chaque jour davantage. Nous jouions au billard jusqu'au soir, nous dînions à la maison ou au restaurant et, après, nous nous réunissions, tantôt dans le tripot du Manchot, tantôt dans l'établissement d'Ilka, la polonaise, où personne n'entrait sans qu'un agent de police le fouillât pour lui retirer ses armes. Je fus surpris de rencontrer autour du tapis vert et sous la treille polonaise, non

seulement mes camarades, mais aussi toute la fine fleur de Los Sunchos, don Socrates en tête. Et on dit que la Grèce antique ne renaît pas dans notre pays avec Socrate et tout le reste ! Enfin, au petit jour, nous allions nous coucher et je jouissais de cette heure admirable pendant laquelle tout ce qui est vivant se tait un moment, se concentrant, se reconstituant dans le sommeil pour se réveiller peu après, plus frais, plus ardent, plus vigoureux. J'ai toujours eu un faible pour les grands spectacles de la nature, et je crois que si la politique ne m'avait pas complètement absorbé, je serais celui qui aurait le mieux décrit les beautés et la grandeur du paysage argentin. Mais il n'est pas possible de carillonner et d'aller à la procession.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>